

tre ceux qui voulaient le perdre. Chevalier sans peur et sans reproche, il a, du double tranchant de sa parole, pourfendu les mécréants. On va, dit-on, le poursuivre en justice. Bon moyen de faire faire à son livre le tour du pays. Le P. L. sur la sellette ! ah ! bien, nous allons rire et ce sera aux dépens de quelqu'un.

Voilà, mon cher Colas, le cas que je fais de cet ouvrage et de son auteur.

Tu me parles ensuite de M. F. S'est-il fait étrillé par M. C. ! On ne peut pas mieux plumer son geai. Applaudissons, Colas. Puisque l'on n'était pas un paon, il ne fallait pas se pavaner, et déployer au soleil de la publicité les splendeurs d'une queue qui n'était pas la sienne. On va maintenant trouver qu'on a les pattes longues, longues, et qu'on est une chétive pécore. Tant pis. Quand je songe au pauvre déplumé, je ne puis m'empêcher d'envier pour ces grands volatiles, exposés à tous les accidents de la fortune, le sort tranquille de l'humble oiseau-mouche.

Tu n'es pas abonné à L'OISEAU-MOUCHE ! Pends-toi, Colas. Ou plutôt, ne te pends pas, mais reçois L'OISEAU-MOUCHE ; ce sera plus pratique. Tu sais qu'il faut être pratique. Au reste, les grands oiseaux ne sont souvent que des oisons, Vive les petits oiseaux !

Je suis en veine de causer. Veux-tu que nous disions un mot de Cyprien ? Ecoute, un poète qui fait les vers des autres, un homme qui roule des flots plus tempétueux que le St-Laurent vaut bien la peine

Que sur lui du discours on tourne la matière.

Tu me demandes si je pense qu'on ne va pas finir par dégonfler l'auteur de *La légende d'un peuple* et des fameuses épîtres à M. B. Si j'étais original, ou détraqué, je dirais qu'oui. Mais, comme je ne suis ni l'un ni l'autre, je réponds que non. Quoi qu'il arrive, après l'essai qu'on en vient de faire, ne te semble-t-il pas, mon cher Colas, qu'un éloge de Crémazie serait bien venu ? Je ne puis supporter qu'en parlant de Fréchette on nous corne plus longtemps aux oreilles les mots de poète national. Ce n'est pas à ce nom-là qu'il faut accoler une si magnifique épithète. Dire qu'un plagiaire a été préféré à l'Octave Crémazie, le poète à l'envergure d'aigle, le chanteur inspiré de nos héros et de nos gloires ! Crémazie ! il dort à l'étranger, oublié de ses compatriotes.

Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,

Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

Ne serait-il pas temps de rapporter au pays les cendres de notre poète national ? La Grèce ostracisait ses grands hommes, mais elle les rappelait, le plus souvent avant leur mort ; au moins les faisait-elle revivre dans le marbre ; et le ciseau des Phidias et des Praxitèle repeuplait Athènes de statues. Le barde canadien a mangé jusqu'à sa mort le pain amer de l'exil. Au pays, nul monument ne s'est élevé à son honneur, presque nul souvenir de lui. S'il a eu des torts, il les a payés chèrement. L'adversité, dont on dirait qu'elle est inséparable de la grandeur, a consacré la sienne. Nous devons ramener ses restes au Canada. Espérons que des cœurs généreux prendront bientôt l'initiative de cette entreprise patriotique, qui est en même temps, une dette d'honneur envers l'homme dont seul, parmi les nôtres, avec celui de Garneau, le nom est désormais acquis à l'immortalité.

Tu me demandes encore si je lis *Le diable au XIXe siècle*, et quelle opinion j'en ai. Je le lis, et j'en imagine toute sorte de bien. C'est un ouvrage qui a ses défauts : ce n'est pas un roman. Je ne trouve là rien d'in vraisemblable. L'histoire est pleine de cette sorte d'in vraisemblances. Si cette œuvre-là était un roman, ce serait une longue imposture. Or, le Dr Bataille est évidemment catholique sincère. Les relations qu'il a avec certains membres du clergé de France suffisent à le prouver. Son œuvre est donc véridique. Sans doute l'écrivain narre artistiquement : le lui reprochera-t-on ? Sans doute, ce livre lui rapportera beaucoup d'argent : c'est un ouvrier, il a droit à son salaire ; et l'on serait mal venu à cette heure, à contester une chose pareille. Tiens, écoute-moi, mon ami. Il est avéré que le diable doit venir sur la terre, n'est-ce pas ? Eh bien, il ne faut pas s'étonner qu'un bon jour on lui voie les cornes, et d'abord, qu'il en ait des cornes. C'est tout naturel, cela. Puis donc que l'ouvrage du Dr Bataille est tout plein de diableries et de choses macabres, la faute n'en est pas au docteur, mais à ce bon diable, qui ne peut se faire plus joli qu'il n'est.

Je prétends donc que *Le diable au XIXe siècle* est un ouvrage sérieux. Je ne dis pas que l'on puisse indifféremment le mettre entre les mains de tout le monde. Ce li-

vre n'est pas fait pour les bonnes femmes, ni pour les personnes affectées d'une trop grande sensibilité, ni même pour les jeunes gens, surtout ceux de notre pays.

Oui, mon cher Colas, Satan fait son œuvre dans le monde. Il met la dernière main à l'édification de son église, qui est la franc-maçonnerie. Il reçoit l'adoration de ses fidèles dans ses sanctuaires, qui sont les arrière-loges du luciférianisme. Le Canada n'est pas à l'abri de sa haine. Le travail satanique s'y opère dans l'ombre. De récents coups de tonnerre nous l'ont appris, qui nous ont épouvantés.

Ici, comme ailleurs, s'organise la lutte du mal contre le bien. Nous devons organiser celle du bien contre le mal. Fourbissons nos armes. Apprétons-nous à combattre de toutes façons : par de bonnes œuvres, par de bons livres, par de bons journaux. Et, à propos de journaux, il y a une vaillante *Croix*, de Montréal, fondée récemment. J'espère, au moins, que tu la lis. En ce temps-ci, un certain Denis Ruthban, que l'on connaît, y sert à notre ami Fréchette des lardons de sa façon.

On ne s'attendait guère

À voir Fréchette en cette affaire.

C'est par où, mon cher Colas, finit la philosophie de ton vieil ami.

ABNER.

## NOTES

### SUR L'ART DE LA DÉCLAMATION

(Suite)

#### CHAP. I

#### Mouvement

Le mouvement, en diction, s'entend de la pensée. C'est la marche de l'esprit à travers les idées ; c'est la course de l'auteur vers son but, avec ses haltes, ses hésitations, ses retraits, ses attaques, ses détours, ses ruses, voire même ses égarements ; c'est l'allure de la pensée.

Toute plume se propose une fin ; tout écrit a un but. Avec des ailes ou en rampant, la pensée doit s'y porter.

Donc, avant tout, le but à atteindre, l'impression à faire naître, l'idée à défendre, doivent être trouvés. C'est le centre vers lequel convergeront toutes les parties du discours ; c'est la mesure qui réglera tout le train de la parole ; c'est l'image que devra répéter tout le morceau ; c'est la lumière qui éclairera la route du discours.